

CLAIRE PANIER-ALIX

LES VIEILLES PIERRES

NOUVELLES

FANTASTIQUE

COUVERTURE © LICENCE ADOBESTOCK_91837044

© 2019 CLAIRE PANIER-ALIX

ISBN **979-10-359-0915-4**, Bookelis.com

Tous droits réservés pour tous pays.

Du même auteur :

DRAGONS ! LA CHRONIQUE INSULAIRE

- 1- Sang d'Irah (les origines)
- 2- *Les Grands Ailés*
- 3- *La Clef des Mondes*
- 4- *Le Roi Repenti*

Les Songes de Tulà, éd. Mango, coll. Les Royaumes Perdus (2008)

Désormais disponible sous le titre *QUETZALCOATL* (2019)

ESSAIS :

Dragons : Petite introduction à la draconologie (2019)

Legendarium : recueil d'articles sur les univers arthuriens, Tolkien et les mégalithes (2019)

(également disponibles en format numérique)

PREFACE

Toutes ces nouvelles ont été publiées dans le fandom francophone (France, Belgique et Canada) dans les années 1990. Ces textes sont des œuvres « de jeunesse », et sont de fait d'un niveau inégal. Mon écriture a bien évolué depuis. Ce recueil n'a donc d'autre but que celui de la documentation, en ce qui concerne les nouvelles les plus anciennes...

Aussi, sois indulgent, lecteur imprudent ! car c'est en forgeant qu'on devient forgeron (qu'y disait, l'autre !) et ce volume m'a été réclamé par certains de tes compères, « collectionneurs ».

Autant de maladresses que j'ai volontairement laissées dans cette publication, puisqu'on me l'a demandé pour que cela reste une archive utile comme objet d'étude. On verra sans mal l'évolution de mes coups de plumes au fil des années, que ce soit au niveau de la forme ou celui de la structure.

Il me paraît loin le temps de *l'Archipel du Temps Perdu* ! ma première nouvelle publiée dans un obscur fanzine au début des années 90. Imaginais-je à l'époque la complexité d'un roman comme

L'Échiquier d'Eïnar (Les Grands Ailés) et des autres tomes de *La Chronique Insulaire* ? La délicatesse ciselée des *Songes de Tulà* (*Quetzalcoàtl*) ? certes, j'ai beaucoup appris de mes éditeurs et directeurs de collection, de Chrytel Camus (Nestiveqnen) en passant par Xavier Mauméjean (Mango) et Edouard Brasey (Le Pré aux Clercs).

De nos jours, l'informatique et le numérique amènent beaucoup à croire qu'écrire, c'est facile. Ils croient qu'il suffit de laisser couler les mots, de s'écouter écrire avec passion, en privilégiant l'histoire au style, avant de profiter de l'aubaine d'internet pour avoir son nom sur une couverture, pour avoir en main un objet de facture professionnelle... et se décréter écrivain. Le travail, les souffrances, les doutes, ceux-là en sont souvent loin. C'est pourquoi j'ai cru utile d'éditer ce petit volume.

Certains de ces textes ont déjà eu une seconde vie, comme *l'Héritage Mac Fleet*, disponible en audio. Tous ont fait l'objet d'une publication, et donc d'une première reconnaissance éditoriale, en leur temps.

J'ai choisi de ne pas mettre les textes dans l'ordre chronologique d'écriture. De même, je laisse le lecteur chercher les racines de mes romans ultérieurs, dans les interlignes de ces nouvelles. Pour certaines, comme *Le fantasme du coucou* ou *Scythir*, ce

sera facile. Pour d'autres, il faudra creuser un peu. A l'époque, je flirtais aussi bien avec le fantastique que la fantasy, et je me servais du fandom comme d'une sorte de laboratoire de maïeutique. Les forums et les réseaux sociaux d'aujourd'hui n'existaient pas, et c'est par le courrier des lecteurs dans les pages de ces fanzines et revues SFF que nous avions des retours sur nos textes, nous, auteurs en devenir. Ou pas.

Claire Panier-Alix

"DE SANCTO MICHAELE ARCHANGELO ..."

*"De Sancto Michaelē archangelo an. Michael
archangele veni in ad miutorium populi. B An conspectu
angelorum."*

BN ms f.l. n°1159 folio 160

Voici mon histoire.

Le Mont-Saint-Michel était pour moi un souvenir d'enfance et un symbole qui, dans cette phase difficile de mon existence, m'était apparu comme l'endroit idéal pour une introspection devenue nécessaire. Mes études venaient de s'achever sur une médiocrité ne trompant que ceux qui n'avaient aucun diplôme. Acculée au néant de mon existence, sans projet, j'avais perdu le sommeil et l'envie de continuer.

L'été était mort. Le vent salin poissait mes cheveux et me frigorifiait sur place. Déprimée, engourdie par le froid, je considérai le rocher et les sables mouvants qui l'entouraient comme mon ultime chance de me retrouver, et de découvrir les raisons de ma présence ici-bas. Avec le recul, je sais que j'étais prête à saisir la moindre occasion de sortir de cet état de torpeur et d'enlissement. Quelle qu'elle fut.

Je marchai longuement sur la plage, plongée dans une rêverie mêlant mes maigres connaissances aux parfums de légende qui suintaient du Mont, jusqu'à ce que ma morosité me fût totalement sortie de l'esprit. Alors seulement je laissai mes pas me conduire à l'Abbaye elle-même pour une visite et un grand bol d'air.

Les rues étroites et hors du temps de Saint-Michel n'étaient plus envahies par la vague touristique des autres jours. Seules les boutiques de souvenirs et quelques visiteurs bruyants venaient perturber les méditations des moines, et je savais qu'à la nuit, le Mont retomberait dans le silence, béni par la statue de l'Archange dressée sur la flèche de l'abbaye.

Insidieuse, l'idée de me cacher, de rester là, seule, toute la nuit, germa en moi. Je me glissai donc jusqu'au pont fortifié reliant la crypte des Gros Piliers au logis abbatial et me cachai dans l'ombre. La situation était étrange. Un sentiment de peur et d'excitation commença à croître alors que la rumeur

des visiteurs diminuait avec le jour.

La nuit fut enfin là. Les chants des moines, solennels et sacrés, achevèrent de me plonger dans un état second. Dans cette ambiance, je sentis ma déprime refluer avec mes interrogations existentielles. Ici, en cet instant dont la magie sacrée était presque palpable, j'étais convaincue d'avoir quelque chose à faire, comme si, à l'instar des héros de mon enfance, j'avais moi aussi une Quête à mener à bien, et qu'elle se révélait à moi en ce lieu de légendes célébrant la victoire de l'Archange sur le démon.

Bien sûr, je réalise aujourd'hui en racontant ma mésaventure, l'impact irrationnel que peuvent avoir certaines ambiances et certaines mise-en-scènes, sur des personnes fragilisées par la vie. Hier encore, je croyais en ce qui m'était arrivé, et j'aurais mis en garde quiconque mettant ma parole en doute, des périls qu'il encourrait en négligeant mon expérience. Mais aujourd'hui, la terreur intense que j'éprouve en me remémorant cette nuit-là est si effroyable que je ne peux ni ne veux y accorder foi. Ma peur est bien là, mais je veux la croire telles les suées glacées du réveil, après un cauchemar : irréaliste.

La nuit, donc, était tombée. Au contraire du monde moderne où il y a toujours des lumières pour décharger le ciel nocturne, l'abbaye était totalement plongée dans les ténèbres. Les moines s'enfermaient dans ses murs et mouchaient les bougies extérieures pour les économiser. La pluie ruisselant du

brouillard imbibait mes vêtements et collait mes cheveux sur mes joues. Je la bus comme une bête, hors de moi : Je pensais encore, mais je me sentais en retrait de celle que je croyais être. Des sensations nouvelles, un instinct nouveau.... Et une écoute qui m'impressionne encore.

J'entendais le vent cingler la flèche de l'abbaye, comme si la nuit répétait le combat de Michel contre le démon. La lune était invisible, aussi ne pouvais-je voir ce qui se passait là-haut. Qu'importe, les murmures suppliants des moines dans leurs cellules traversaient les pierres et me parvenaient, prières et angoisses étouffées. La mer criait, elle aussi, d'une façon qui me paraissait anormale, rauque, gonflée par quelque rancœur que je ne parvenais pas à définir. En fait, tous ces bruits se jetaient sur moi, et m'appelaient ; Le cœur battant, je gravis les marches de la ruelle, sous le Pont, longeant les murs de la main, comme si je risquais à tout moment de basculer dans un gouffre. Je discernais les contours des pierres, des pavés, des maisons, mais ils prenaient une dimension bien différente de celle que j'avais connue de jour, séduisante et rassurante.

Les ruelles que j'empruntai étaient très étroites, escaladant le rocher et grimpant vers les jardins en terrasses et les habitations les plus élevées pour aboutir aux murs de ronde puis à la Poterne de l'Escalier, au sud de la barbacane protégeant l'entrée de l'abbaye. Je longeai le mur de cette dernière, sans trop savoir où me conduiraient mes pas, convaincue d'être guidée par quelque conscience rémanente : au

fur et à mesure que j'avancais, caressant les pierres de la paume, j'avais la certitude de les reconnaître.

Je passai ainsi devant la Tour du Guet sous l'Hôtel de la Tête d'Or et de St-Michel, puis plus loin devant la maison de La Licorne qui se jetait au-dessus de la ruelle comme une passerelle. Les inflorescences lumineuses qui ornaient ses lucarnes me rassurèrent en me sortant brièvement de l'obscurité, mais les ombres qu'elles projetaient sur la chaussée, devant moi, ravivèrent finalement mes angoisses. Je me mis à courir pour échapper à la lumière. Sur mon passage, les enseignes des boutiques et des auberges désertes grinçaient, lugubres. Le jeu de se-faire-peur me plaisait un peu moins à mesure que l'épouvante prenait le pas sur l'excitation. J'avais complètement oublié mes soucis, mais l'oppression que j'éprouvais me les faisait presque regretter.

*

Je parvins enfin à l'est de l'abbaye. Une maison m'attendait là, plus silencieuse que le reste du Mont. C'était une construction primitive plaquée de formes romanes. Irrésistible, un appel silencieux me poussait à m'approcher, à gravir les marches pour éclairer le porche de pierre qui abritait une porte de facture très ancienne. Mon briquet jeta une lueur jaune tremblotante sur la plaque vissée sur le bois. Je me brûlais le pouce tandis que je déchiffrais les

caractères faussement gothiques gravés dans le cuivre :

"Ancien couvent de femmes restauré par Du Guesclin pour son épouse Thiphaine de Raguenel, où elle vécut de 1366 à 1374".

A peine avais-je lu l'inscription qu'une douleur fulgurante me fit lâcher le briquet. Je portais vivement mon doigt à ma bouche, et mes jambes se mirent à trembler violemment. Je déglutis, me forçant à respirer profondément, lentement. Un battement de paupières, deux, trois. Ça allait mieux. Je tâtonnai quelques secondes, et déglutis en constatant que la porte n'était pas verrouillée. Elle s'effaça devant moi en me baignant dans une brume bleuâtre chargée de parfums capiteux.

— Le courage donne ce que la beauté refuse, murmura une voix dans ma tête.

Je connaissais cette phrase. Je l'avais lue dans une biographie de Du Guesclin. Un visage m'apparut soudain, tissé dans la brume bleue alors que la porte se refermait doucement derrière moi dans un fracas de verrous. Et malgré ma terreur, je lui souris. Mes lèvres remuaient, se dissociant de moi comme lorsque je suis maquillée. Il me sembla que quelque chose de rigide et de froid s'était plaqué sur ma peau, et se servait de mon corps pour s'exprimer. Peu à peu, le visage se précisa et prit corps. Je discernai un homme petit, large d'épaules, au visage un peu bouffi avec des yeux globuleux trop grands pour lui, posé sur un tronc musculeux

qui paraissait ne pas avoir de cou.

— Bertrand..., soufflai-je en avançant vers lui.

— Thiphaine... Enfin !

Des souvenirs qui n'étaient pas les miens défilaient dans ma mémoire violente. Des cartes d'astrologie, des instruments d'alchimie, des signes cabalistiques et des livres aux ferrures anciennes. Un mariage tardif et improbable entre une femme cultivée de trente-huit ans d'une beauté et d'une intelligence inégalées, et un homme de quarante-trois ans, laid et difforme, admiré cependant pour sa science de la guerre et pour sa force, analphabète, fasciné par l'intelligence et la beauté de sa bien-aimée.

Il était absent lorsque les obsèques avaient été célébrées à Dinan, occupé à guerroyer pour le roi, en Poitou. Thiphaine...

Je revécus la vie de la belle magicienne, aimée avec fougue mais de loin en loin. Morte seule, sans enfant, après la solitude au Mont-Saint-Michel où elle lisait le destin de son époux la nuit, dans des vasques mercurielles, à défaut de le vivre à ses côtés. Vicomtesse de la Bellière, Comtesse de Longueville, Duchesse de Molina, élève du ténébreux Yves Derian... J'étais tout ce qu'elle avait été, et tout ce qu'elle avait rêvé. Devant moi, le visage si laid du Grand Connétable, mon bel amour, le Dogue de Brocéliande, qui n'avait pas attendu aussi longtemps qu'il l'avait juré sur ma tombe pour en épouser une autre à défaut de m'oublier...

Je battis des paupières, pour laisser tomber une larme. Au regard suivant, la brume bleue commençait à se dissiper, comme aspirée lentement par les pierres des murs. Je me retrouvai seule dans une entrée moyenâgeuse, froide et sombre. En face de moi, une petite porte en forme d'ogive était entrouverte. Dans l'embrasure, je discernai une lueur rougeoyante dont la chaleur m'attira.

Je me sentais spectatrice du sommeil de quelqu'un d'autre, comme si je voyageais dans ses rêves.

Je poussai la petite porte qui me révéla une pièce envahie par un brouillard rouge-orangé, diaphane, vaguement marbré. Une odeur familière l'emplissait, entêtante, que je ne parvins pas à identifier. Comme la première fois, à peine avais-je franchi le seuil que la porte se referma sur moi. Cela ne m'inquiéta pas, trop occupée à tenter d'identifier la musique qui m'interpellait.

Une harpe chantait une mélodie grave mais aérienne, constellée de sons désaccordés qui en brisaient l'harmonie. L'odeur se précisa alors que j'avancais à l'aveuglette, les bras tendus en avant, vers ce que je supposais être la source de la musique. Le sol me parut soudain spongieux. Un bruit de succion qui me faisait froncer le nez accompagnait chacun de mes pas.

— Qui est là ? demandai-je soudain d'une voix aussi assurée que possible, alors que quelque chose venait de frôler mes jambes.

Tout disparut aussitôt. Je me retrouvai dans une espèce de musée de cire, où je reconnus l'effigie de Du Guesclin, celle de Thiphaine, et celle d'une femme aux joues bien rondes qui devait représenter une servante quelconque. Fronçant les sourcils, je suivis du coin de l'œil le mouvement furtif de la dernière volute de fumée rougeoyante s'engouffrant dans une pièce adjacente dans une cacophonie d'accords dissonants.

Je me retrouvai de nouveau dans le noir et le silence. Hésitante, j'avançai vers la nouvelle porte et tendis la main vers la poignée. J'eus un mouvement de recul à son contact, tant la sensation fut répugnante. Elle était ronde, en métal. Pourtant, dans ma paume, elle semblait faite d'une chair molle et tiède, palpitante. La terreur me glaçant la nuque, je déglutis et me contraignis à pousser le montant de l'index. Il s'effaça devant moi en geignant.

Une odeur pestilentielle me saisit à la gorge.

Je portai vivement les mains à mon visage, saisie de nausées, alors que mes jambes se remettaient à trembler. Mon corps refusait de m'obéir. Je restai pétrifiée un long moment, jusqu'à ce que j'entendisse quelque chose bouger derrière moi, dans la pièce « rouge ». Je me retournai vivement en faisant un pas en arrière, ce qui me mena malgré moi dans la nouvelle salle. La porte se referma aussitôt et me claqua au nez avant même que j'aie pu entrevoir ce que j'avais sentis bouger dans mon dos.

Je me retournai lentement pour affronter la nouvelle pièce, baignée dans une puanteur de charogne.

C'était une chambre, faiblement éclairée par un feu de cheminée. Le lit, assez court, était recouvert d'édredons blancs marqués par l'empreinte d'un corps. Je jetai des regards inquiets autour de moi, tant pour connaître l'origine de l'horrible odeur que pour chercher la personne qui avait dormi dans ce lit. Dans la cheminée, une bûche craqua avant de s'effondrer dans l'âtre, et je sursautai. J'avais du mal à respirer, l'oppression était terrible. Le vide de la pièce, le confort douillet de cette chambre dans cette nuit si peu naturelle me terrifiaient davantage encore que les pièces précédentes.

Je notai qu'il n'y avait aucune autre porte visible, pas même une fenêtre.

De longues minutes s'égrenèrent, rythmées par les crépitements de la cheminée. Je dus faire un effort surhumain pour retrouver mon calme, et pour rationaliser tout ça. Je me répétais que je me trouvais dans l'une des maisons touristiques du Mont-Saint-Michel, que l'abbaye, non loin de là, était entièrement peuplée de moines occupés à prier. Que ce qui venait d'arriver était sans doute une mise-en-scène pour la visite, et que j'avais dû mettre en route un mécanisme sans le vouloir en pénétrant dans la maison...

Je finis même par sourire en pensant que je ne me trouvais pas dans le château de Dracula ni dans

celui de Gilles de Rais, et que je n'avais donc rien à craindre. En fermant les yeux, je me remémorerais ce que j'avais ressenti dans la première pièce, songeant à Thiphaine de Raguenel et à Bertrand Du Guesclin, à leur histoire. Mon cœur de midinette reprit le dessus, et le romantisme de leurs retrouvailles fugitives à travers moi me fit presque plaisir. Sans y penser, j'allai m'asseoir sur le lit déserté.

Un chuintement extrêmement déplaisant s'éleva de l'édredon s'affaissant mollement sous mon poids. L'odeur de putréfaction se fit peu à peu encore plus présente, et me ramena à la réalité ~ si je peux m'exprimer ainsi... Je pensai qu'il devait y avoir un rat mort sous le lit, ou quelque chose dans ce genre.

Quelque chose.

Dans ce genre.

Je me baissai prudemment en soulevant le couvre-lit, pas très rassurée, et jetai un coup d'œil. L'odeur venait bien de là, la nausée qui me tordit violemment les entrailles me le confirma sans aucun doute possible. Mais il faisait trop noir pour que je puisse distinguer quoi que ce soit. Je pris un bout de bois enflammé dans la cheminée et tentai de m'éclairer avec. Une exclamation de surprise m'échappa lorsque je découvris qu'une ouverture béante crevait le plancher sous le lit. L'odeur pestilentielle montait de là.

Je parvins à écarter le lit, non sans mal, et me penchai avec prudence au-dessus du trou avec ma torche improvisée. Une volée de marches

irrégulières s'enfonçait dans la profondeur du rocher. Je remarquai que des traces de brume rouge et bleue s'y accrochaient encore.

J'hésitais quelques secondes puis, me rappelant l'esprit de Quête qui m'avait amenée au Mont-Saint-Michel, ainsi que la phrase de Du Guesclin, "*le courage donne ce que la beauté refuse*", je pris mon courage d'une main, la torche de l'autre et entrepris de descendre.

Je m'habituai un peu à l'odeur, si l'on peut s'accommoder de pareille puanteur. Les ténèbres humides qui montaient vers moi et m'entouraient au fur et à mesure que je descendais dans mon petit halo de lumière, étaient épaisses et bruissantes. Des clapotis lointains se faisaient entendre par intermittence.

J'avais compté environ une centaine de marches lorsque j'arrivai à un sol à peu près plat. En fait, il s'agissait d'une sorte de tunnel en dénivelé irrégulier, dont les murs étaient plantés de torches éteintes tous les vingt pas environ. Je m'empressai de les allumer sur mon passage.

Ici, on entendait tout à la fois la rumeur de la marée, et celle des chants monastiques. Il devait également y avoir des rats, parce que j'entendais des petits cris suraigus, lointains, et le bruit de leurs griffes sur la pierre humide alors qu'ils détalaien.

Toute à mon exploration, j'oubliai ma peur.

L'excitation reprenait le dessus.

*

Guidée par l'odeur qui allait croissant, je parvins à une porte verrouillée. Le bois, entre les ferrures rouillées, était moisi, imbibé d'une eau morte qui sentait la pourriture et l'iode, et recouvert d'une mousse verte et blanchâtre luisant doucement dans l'obscurité à peine entamée par ma torche. Elle était basse et large, munie d'une sorte de gros judas en grille croisée par lequel, une fois que j'eus réussi à l'ouvrir, je découvris un spectacle ahurissant.

Un vaste espace aménagé dans le rocher du Mont s'ouvrait de l'autre côté. Je pensai qu'il devait s'agir des soubassements de l'église, car si les parois étaient visiblement taillées directement dans la roche suintante, la voûte était soutenue par d'énormes piliers ronds à la corpulence renflée. Il me sembla qu'ils étaient en pierre, mais à la lumière des braseros colorés ~rouges et bleus~ qui éclairaient l'endroit, je n'aurais pu le jurer. Par ailleurs, il y avait de nombreuses colonnes plus minces, tout autour de la salle, sans chapiteaux, taillées dans le même bois pourrissant que la porte qui me protégeait encore des regards des officiants.

Au milieu de la salle, je vis une sorte d'autel sculpté de façon assez primitive dans un matériau laiteux que je n'avais jamais vu auparavant, verdâtre, piqué de particules sombres, et animé de l'intérieur par une lumière palpitante. Un moine se tenait devant l'étrange table. Il levait les bras très

haut au-dessus de sa tête, et tenait des deux mains, à plat, ce que j'identifiai comme une courte épée. L'arme était étrange, avec une double lame et au centre ce qui me sembla être la poignée. Réunis en arc de cercle autour de l'autel, d'autres moines étaient agenouillés, le menton sur la poitrine, les bras tendus vers l'officiant. Ils chantaient ~ ou plutôt vomissaient ~ une litanie. Il me sembla qu'ils éructaient une phrase unique prononcée à l'envers, mais d'une voix monocorde qui rendait l'ensemble à la fois animal et humain. Je frissonnai, fascinée malgré moi. La pensée m'effleura que ce spectacle avait quelque chose d'impie, et que la belle abbaye consacrée à l'Archange Saint-Michel cachait quelque chose de moins glorieux que ses apparences le laissaient croire au reste du monde.

Le moine officiant répondait en échos à chaque chant des condisciples, et cela donnait quelque chose comme :

"Ph'nglui mglw'naph Cthulhu R'lyeh
wgah'nagl fhtagn..."

"Cthulhu Cthulhu Cthulhu!"

La fumée de ma torche commençait à me piquer les yeux, et je devais faire un effort considérable pour continuer à observer la scène à travers mes larmes. Pourtant, quand j'y pense aujourd'hui, je me dis que même si j'avais souffert le martyre, je n'aurais pu détacher mon attention de ce qui se passait. Et lorsque le moine-officiant s'agenouilla à son tour, que l'autel commença à